

J'aurais pu bien sûr prendre un TGV gare de Lyon. En seulement cinq heures je me serais retrouvé à Béziers, où Pierre m'aurait récupéré et conduit en voiture jusqu'à Cassan. Mais j'ai préféré faire le trajet vers le sud en solitaire, à bord de mon propre véhicule. Orléans, Tours, Poitiers, Limoges, Brive, Montauban... Ce matin, je prenais mon petit déjeuner à Albi ; ce soir je dînerai à Cassan. Depuis mon départ de Paris, j'ai un peu l'impression de jouer à saute-mouton d'une ville l'autre. Voyageur léger et capricieux cherchant sans cesse à s'égarer dans les replis du paysage. C'est en tout cas ce qu'un observateur qui aurait pris la peine de me suivre dans mes pérégrinations pourrait penser de moi. Nomade impénitent. Fugitif de l'absolu... Mais je n'ignore pas que tout cela n'est qu'un jeu. Une comédie par laquelle je cherche à m'abuser moi-même. Je voyage moins que je ne fuis.

Hier après-midi, je me suis forcé à visiter la vieille ville et le musée. Très déçu par les œuvres de Toulouse-Lautrec au rez-de-chaussée. Trop de dessins plus ou moins bien coloriés. Affiches de music-hall plutôt qu'œuvres d'art. Et il me semble que ses filles de maisons closes ne souffrent pas la comparaison avec celles peintes par Degas - dont je crois me souvenir que l'aristocrate nabot s'est pourtant largement inspiré au début de sa carrière. Tout cela bien sûr dans un grand concours de touristes venus souvent de fort loin, piétinant comme des

bœufs devant des images ou des objets qu'ils estiment sans doute de leur devoir d'admirer. À l'étage, tandis que je commençais à regretter de m'être sottement laissé attirer en ces lieux transpirant l'ennui et la trivialité, une surprise pourtant. Je suis resté un long moment devant une petite copie d'après Boucher représentant une jeune fille nue sur un sofa. À coup sûr un avatar du tableau de Marie-Louise O'Murphy. La lumière dorée, les adorables fesses roses, le désordre des étoffes. Ravi par toute cette sensualité, j'ai eu le plus grand mal à m'arracher à la contemplation de cette toile de facture pourtant assez médiocre.

De retour dans les rues de la ville, les passants avaient plutôt la trogne des personnages de Lautrec que la blondeur alléchante de la jeune courtisane callipyge. Je dois avouer que les touristes m'ont toujours fait un peu peur. Côtoyer une telle masse de vulgarité me donne chaque fois la nausée.

Pour échapper à la foule, je me suis réfugié dans la cathédrale *Sainte-Cécile* en brique rose, caractéristique de ce gothique méridional austère et adapté à la pauvreté prônée autrefois par les cathares. Pénombre fraîche à l'intérieur, dalles sonores, odeur de poussière. J'ai longuement visité l'édifice. Les proportions en sont étonnantes et le jubé de pierre datant du XVI^e siècle admirable : une sorte de petite église à l'intérieur de la cathédrale. L'immense fresque du *Jugement dernier* m'a figé sur place une heure durant. À la fin, fatigué par mes déambulations, je suis allé m'agenouiller sur un prie-Dieu, face à la statue de sainte Cécile exposée dans la même position que celle qui se trouve à Rome en l'église *Santa Cecilia in Trastevere*, sculptée par Maderno ; mais vêtue ici d'une tunique vert et or et coiffée d'un bandeau orangé. J'ignore ce qui m'a pris alors ; mais je crois bien que m'est venue la tentation de prier. Peut-être parce que la sainte martyr à laquelle les Albigeois ont consacré leur cathédrale est également la patronne

des musiciens. Le souvenir des odes de Haendel et de Purcell...

Hail! Brighth Cecilia, Hail! Fill ev'ry Heart!

C'est en tout cas la seule explication que j'ai pu trouver à mon attitude. À moins que je ne sois davantage perturbé qu'il n'y paraît !

Plus qu'une cinquantaine de kilomètres avant de me retrouver à Cassan. Mais j'éprouve de grandes difficultés à quitter ce restaurant et à reprendre la route.

Quelque chose en moi me dit que Cassan ne saurait être simplement la destination finale de mon périple estival à travers la France. C'est un peu comme si quelque force obscure et irrésistible me poussait vers le sud. Je redoute confusément ce voyage sur le sol de mes ancêtres et ne saurais pourtant éviter de l'accomplir. Une émotion intempestive me serre la gorge et me glace le sang. Malgré le soleil éclatant de ce mois de juillet, malgré le ciel bleu et le vacarme que font les cigales, j'ai l'impression de m'enfoncer dans quelque brouillard malsain.

Il me semble que j'ai été trop sévère tout à l'heure concernant les œuvres de Toulouse-Lautrec. J'ignore pourquoi j'ai eu cette réaction. Peut-être tout simplement à cause des touristes qui se pressaient devant ses tableaux. Je déteste vraiment cette engeance qui gâche la beauté de toutes les villes du sud de la France. Pourquoi ne restent-ils pas en bande sur les plages du littoral à se faire rôtir au soleil, au lieu de faire semblant de s'intéresser à la culture ? Oui, j'ai été particulièrement injuste et sot dans mon jugement. Je pense à présent à l'huile sur carton intitulée *Les deux amies* (reproduite en noir et blanc, si ma mémoire ne me trahit pas, dans l'édition des *Larmes d'Éros* parue chez Pauvert) et reviens bien évidemment sur ce

que je me suis laissé aller à écrire plus haut, guidé par ma seule contrariété. C'est étrange comme notre humeur peut influencer sur notre vision du monde ; sur notre sensibilité à l'art également.

Acheté un bouquin sur Gustav Mahler aperçu dans la vitrine d'une librairie du centre ville ce matin. Dans sa longue préface, Joseph-François Kremer écrit que « la prémonition fait partie de l'œuvre de Mahler » et il évoque de « sombres temps ». Se pourrait-il que ces simples mots, lus par hasard tout à l'heure en attendant les hors-d'œuvre, soient la cause du trouble que je sens s'installer en moi ? Il me semble que c'est peu probable. Ces sensations viennent de bien plus loin. D'un autre temps. Elles viennent d'un temps auquel je ne suis même pas certain d'avoir encore accès.

Il faudrait pourtant que je me décide à lâcher ce satané carnet. Je suis seul désormais dans le restaurant et la patronne me regarde avec un drôle d'air. Il y a longtemps que j'ai terminé mon second café. Visiblement, je gêne ! Je dois demander l'addition et me décider à rejoindre ma voiture.

Sainte Cécile, donne-moi la force de mettre un pied devant l'autre !

*

Me voici enfin de nouveau à Cassan. Dans cette chambre au rez-de-chaussée qui était déjà la mienne autrefois. Aujourd'hui chambre d'amis. Seul le papier peint a été changé. J'aime assez ce bleu pastel orné d'un poster représentant une piscine de David Hockney. Sensation de fraîcheur, luminosité d'aquarium.

Odeur du vieux bois provenant de l'armoire ancienne et des montants du lit. Tomettes rouges sur le sol. Souvenirs

d'enfance qui déferlent en désordre. Vacances d'été passées ici, auprès de mes grands-parents aujourd'hui décédés. Ou vendanges joyeuses en famille. Chaleur qui fait vibrer l'air au-dessus des feuilles sombres. Crissement têtus des cigales et longues promenades dans la campagne à vélo. Et puis premières amours, bien sûr. Caresses dans l'ombre des marronniers du jardin public. Baisers humides, doigts qui s'égarer. Touffeur du grenier, quelques années plus tard. Sous les tuiles surchauffées, effervescence et maladresses. Toutes sortes d'impressions tactiles et olfactives qui m'assaillent. Des fragments de corps également. Courbe gracieuse d'une épaule sur laquelle glisse la bretelle d'un corsage, poitrine menue, cuisses bronzées. Une main crispée dans l'ombre. Moiteur, désir craintif. Mais pas de visage défini. C'est drôle ! Spectres et fantômes anonymes de jeunes filles en fleurs. Le brouillard de la mémoire a effacé le dessin de la bouche, la courbe du nez, le brillant du regard...

C'est dans cette chambre que j'ai lu pour la première fois *Les Trois Mousquetaires*, *Le Rouge et le Noir*. Puis, plus tard, *La Philosophie dans le boudoir* et *Les Onze Mille Verges*. C'est sur cette table où je m'efforce à présent de noter ces phrases dictées par l'émotion que j'ai composé en cachette mes premiers poèmes, tenté d'écrire mon premier roman.

Je n'ignorais certes pas qu'en venant ici je m'exposais à une plongée dans le passé ; mais je ne m'attendais pas à un tel tourbillon d'images, une telle avalanche de sensations surgies intactes et brûlantes du fond de la nuit.

Une douche froide m'a aidé à remettre un peu d'ordre dans mes idées. Je dois éviter dorénavant de me laisser aller à ces griseries provoquées par l'échauffement de ma mémoire. Ce n'est ni le lieu ni le moment d'oublier ainsi la frontière entre le passé et le présent. Je dois plutôt m'efforcer de faire le point sur la situation qui est la mienne afin de me préparer psycho-

logiquement au repas de ce soir.

Mon arrivée ici a été quelque peu retardée par La foulée de Cassan, semi-marathon de douze kilomètres ouvert aux amateurs de tous âges et des deux sexes. La course à pied est une tradition locale qui remonte avant-guerre et coexiste pacifiquement avec le rugby, sport roi de la région. Je me suis cependant toujours demandé pourquoi les organisateurs attendaient le mois de juillet, immanquablement le plus chaud de l'année, pour lancer tous ces émules du coursier Philippiès sur les chaussées brûlantes.

Immobilisé à l'entrée du village par des barrières de sécurité, je fus contraint d'assister aux deux derniers passages des concurrents. Trois Nord-Africains secs et nerveux caracolent en tête, sans paraître le moins du monde forcer leur talent. Visage impassible, souffle régulier, rythme uniforme. Puis venaient les *locaux*. Certains athlétiques et visiblement rompus à ce genre d'épreuve ; les autres rougeauds, suant et soufflant. Défilé de maillots et shorts fantaisie, ventre de gastronomes, jambes lourdes. Quelques représentants du troisième âge et aussi beaucoup de femmes ; jarrets fermes pour certaines, mais pour la plupart seins brinquebalants, cuisses et fesses gélatineuses.

Lorsque je pus enfin repartir, je me frayai un chemin parmi la foule des badauds piétinant autour de la ligne d'arrivée et parvins assez rapidement à gagner la maison de mes ancêtres maternels.

Ma sœur et Pierre discutaient sur le pas de la porte avec des voisins. Eux aussi avaient assisté au passage de La foulée.

Embrassades émues de Sylvie et grandes claques dans le dos de la part de mon beau-frère. Plus de deux ans que je ne les avais vus. Sous les effusions, je percevais le reproche contenu : « Toujours aucun sens de la famille ! » Combien de fois ai-je entendu ces mots-là depuis mon adolescence ? Sentiment de